

Chapitre V

Vivre en société

Structures sociales. Religion et culture.

1. VIVRE EN SOCIÉTÉ

A) Les assises et l'évolution démographiques

Toute société se définit d'abord comme une population. Qui dit conquête et colonisation dit également rapport de forces entre groupes mis en présence, immigrations, dynamique du peuplement, unions inter-ethniques, donc métissage. La question démographique constitue un important volet de l'histoire coloniale (et postcoloniale) de l'Amérique latine, puisqu'elle enserme dans son champ de vision un vaste éventail de problèmes tant économiques et sociaux que culturels. Elle fournit par conséquent une excellente introduction à l'histoire sociale.

a) **La population indigène : catastrophe et récupération**

Nous avons abordé plus haut la controverse sur l'évaluation de la population amérindienne au moment de la conquête. Rappelons que les estimés les plus crédibles proposent un plancher de 50 millions et un plafond de 100 millions. Ces chiffres, pour astronomiques qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins appuyés sur une critique documentaire très poussée. Les fouilles archéologiques tendent à confirmer les chiffres calculés à partir des sources écrites (des dénombrements fiscaux). Elles relèvent, entre autres, l'existence d'importants travaux d'irrigation et de techniques d'agriculture intensive, y compris en Amérique tropicale qu'on croyait ouverte essentiellement à la culture itinérante.

Quoi qu'il en soit du nombre initial d'habitants — il ne sera jamais connu avec exactitude — en l'espace d'un siècle la population indigène avait diminué dans une proportion de 60 à 95 %, selon les régions. Au milieu du XVII^e siècle, la population indigène pouvait s'élever à 4 ou 5 millions. Cet effondrement fournit une clé pour comprendre l'évolution des formes de domination, du métissage et du régime agraire. Il empêcha les Indiens d'opposer aux Espagnols leur principale arme, le nombre, une fois qu'ils furent remis de l'effet de surprise de la Conquête et des conséquences inhibitrices d'un système mythique auquel les conquérants durent

leurs premiers succès. Le démantèlement des cadres étatiques et l'isolement des communautés indigènes qui s'ensuivit firent le reste.

Dans certaines régions, la population indigène était irrémédiablement condamnée à disparaître comme le sont aujourd'hui sous nos yeux, les tribus de l'Amazonie. À Saint-Domingue, par exemple, en 1570, les quelques millions d'Indiens étaient devenus quelques centaines; il en fut de même partout dans les Antilles et généralement aussi dans les basses terres sur le continent. Ailleurs, une reprise s'opéra; si elle débuta dès le milieu du XVII^e siècle au Mexique, elle mit plus de temps à se manifester en Amérique centrale ou dans les Andes, sans doute en raison de la puissante saignée qu'y fit l'épidémie de 1720.

b) **La population ibérique : le jeu de l'immigration**

Les Ibériques possédaient, malgré leur position minoritaire de par le nombre d'immigrants sur un continent déjà densément occupé par des populations autochtones, des atouts propres à leur assurer une croissance rapide. Ils pouvaient en effet compter sur un apport migratoire qui venait injecter annuellement et selon des quantités très fluctuantes de nouvelles recrues aux effectifs déjà en place. De fait, la conquête de l'Amérique a déclenché le plus vaste transfert de population blanche des temps modernes. En l'espace de trois siècles, environ 2 millions d'Espagnols et de Portugais ont franchi l'Atlantique; les autres pays d'Europe fournirent sans doute tous ensemble moins d'immigrants pour le peuplement des autres colonies d'Amériques.

Boyd-Bowman a compilé des renseignements sur 55 000 colons venus en Amérique au XVI^e siècle. Un indice: Mexico comptait 1200 Péninsulaires en 1689 et 2500 en 1792. Or, ce groupe devait sa survie à un agent extérieur, puisque tout descendant était considéré comme créole. Dans l'ensemble, l'émigration a pu drainer vers l'Amérique 4000 Espagnols en moyenne par année, soit 5 départs pour 10 000 habitants, mais, compte tenu de la jeunesse de ces recrues, ce drainage représentait

peut-être, selon Nadal, de 80 à 100 départs pour le groupe des 16-25 ans, qui constituait les forces vives de l'Espagne. Du côté portugais, l'émigration à destination du Brésil a peut-être atteint 750 000 personnes et a surtout joué un grand rôle au XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e siècle lors des booms du sucre et de l'or.

Les provenances varient. Au XVI^e siècle, les plus forts contingents viennent du sud: l'Andalousie (32 %) l'Extrémadure (16 %) pour l'Espagne, l'Alentejo et l'Extrémadure pour le Portugal. Cette géographie des provenances a marqué la langue parlée en Amérique et y explique la forte présence de traits culturels d'origine méridionale. Au XVIII^e siècle les départs se font surtout de l'Espagne nordique: les Basques et les Montagnais prédominent et imposeront leur marque au Mexique, en Colombie et au Chili. Les Canariens formeront des noyaux puissants au Venezuela et à Cuba. Quant au Brésil, il accueille alors des gens du Minho et des Açores.

Les hommes l'emportent chez les émigrants. Si de 1509 à 1539, seulement 6 % des permis d'émigrer ont été accordés à des femmes, entre 1540 et 1559, la proportion se monte à 16,4 % et atteint 28,5 % dans la période 1560-1579. Lockhart a calculé qu'il y eut au Pérou vers 1540 une femme pour 7 ou 8 hommes parmi les immigrants. En égard à l'expérience de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, le déséquilibre des sexes est de taille et a certes facilité l'intégration des arrivants par des unions avec des indiennes d'abord, avec des créoles ensuite.

Il semble s'être agi dans l'ensemble d'une expatriation de pauvreté, d'humbles paysans réduits à travailler pour autrui dans des pays où, au XVIII^e siècle, les deux tiers des terres appartenaient à la noblesse et au clergé. L'importance des artisans n'est pas à négliger; ils auraient fourni le dixième du contingent espagnol au Pérou entre 1532 et 1560. Parmi les 13 262 émigrants de la période 1520-1538, on compte 289 *hidalgos*.

Au début du XIX^e siècle, la population espagnole en Amérique pouvait s'élever à 3 millions. Les Péninsulaires n'étaient pas plus que 100-150 000. C'est dire l'importance de l'accroissement naturel. La rivalité créoles-péninsulaires reposait sur autre chose que le nombre.

c) la population noire : la traite des esclaves

La découverte de l'Amérique entraîna une augmentation sans précédent du trafic des esclaves. Certes, le phénomène n'était pas nouveau. La traite médiévale avait surtout consisté en l'importation d'esclaves domestiques en Europe méridionale le long de pistes sahariennes. Si les Italiens utilisaient des esclaves venus d'Orient dans leurs plantations sucrières à Chypre et dans leurs mines d'alun en Anatolie, la colonisation des îles de Madère, des Açores et des Canaries par les Portugais et les Espagnols au XV^e siècle se réalisa grâce au travail d'esclaves noirs. Cette filiation ne doit pas nous faire perdre de vue le saut quantitatif qu'allait signifier l'esclavagisme colonial. De 1500 à 1870, suivant une étude décisive de Philip Curtin, la traite atlantique fit entrer en Amérique plus de 9 millions de Noirs d'Afrique, dont 6 millions pour le seul XVIII^e siècle. Si l'on ajoute à ces chiffres les décès durant la traversée (de 16 à 25 % des embarqués), les pertes occasionnées par la capture des esclaves à l'intérieur et leur transport sur la côte, on peut estimer à 25 ou 30 millions le nombre d'Africains affectés par ce commerce. Le prélèvement global fut assez important pour empêcher toute croissance soutenue de la population africaine entre les XVI^e et XIX^e siècles. Les conséquences furent encore plus graves localement. En gros, de Dakar (Sénégal) au désert de Kalahari (au sud-est de l'Angola), la traite désorganisa la vie sociale, économique et culturelle de la bande côtière sur une profondeur d'environ 200 km; la ponction y atteignit vraisemblablement entre le quart et le tiers de la population. Prenant appui sur l'existence de sociétés esclavagistes en Afrique — obtenu à la suite d'une razzia, d'une guerre, d'une condamnation pour délit ou par suite d'une dette, l'esclave était intégré à la famille — les Européens firent du Noir une marchandise afin d'édifier en Amérique des économies et des sociétés soumises aux lois du profit commercial: les sociétés esclavagistes créées en Amérique étaient donc distinctes de celles qu'avait connues l'Antiquité et que connaissait l'Afrique.

Le Brésil se classe en tête des pays destinataires puisqu'il reçut quelque 3,5 M d'esclaves. L'Amérique espagnole en accueillit environ 1,5 M, dont la moitié allèrent à Cuba. Les Indes occidentales françaises accueillirent plus de 1,5 M, deux fois plus que les *West Indies*.

Le développement de la traite coïncidait avec la raréfaction de la main-d'œuvre indigène et avec la montée des cultures tropicales dans des régions vidées d'Indiens. Dur à la tâche, résistant à la maladie (la traversée avait opéré une sélection), l'esclave noir supportait mieux que l'Indien le travail sédentaire en milieu tropical. Les planteurs estimaient qu'un esclave noir valait autant que cinq Indiens. L'écart était attribuable à des facteurs autant culturels que biologiques; le Noir était rompu au travail agricole dans le cadre de l'esclavage patriarcal, alors que l'Indien de ces régions était avant tout un cueilleur semi-nomade que le contact avec le Blanc et ses maladies condamnait à une mort rapide comme nous pouvons encore le constater dans le cas des tribus amazoniennes. L'apogée de la traite sera atteint au XVIII^e siècle avec l'entrée de 2 millions d'esclaves au Brésil et de 500 000 en Amérique espagnole; il correspond à l'expansion de la culture sucrière, cacaoyère, caféière et à la fièvre de l'or brésilien. L'approvisionnement tendit à suivre les mouvements de la conjoncture mondiale; il arriva même que des conflits en suspendit le cours ou fassent bondir les prix à un niveau prohibitif. Il dépendait également des capacités de paiement des colonies.

Vers 1650, la population noire en Amérique espagnole pouvait s'élever à 750 000 personnes et représenter 7 % de la population totale. Les Noirs étaient alors légèrement plus nombreux que les Blancs ou que les Métis. Or, à la fin du XVIII^e siècle, leur nombre dépassait à peine le million contre près de trois millions pour les Blancs. C'est dire qu'en dépit d'une immigration fort abondante l'élément africain avait tendance à se diluer. Il ne laissa de traces durables dans le panorama socio-démographique que là où sa concentration extraordinaire lui permit de surmonter un tant soit peu un net désavantage quant à sa reproduction. La vie utile d'un esclave était de 7 à 15 ans: dans les mines d'or, la vie était encore plus brève et mieux valait importer de jeunes adultes même au prix fort, que de produire des esclaves sur place. La survie était par conséquent très liée à son renouvellement constant par la traite.

d) Le métissage : une percée

Un des phénomènes les plus marquants de la colonisation ibérique fut sans aucun doute le développement du métissage. Par métissage on entend le croisement de "races" dont la couleur n'est qu'une

manifestation, parfois trompeuse, en tout cas secondaire, même si le sens commun la privilégie. Jusqu'à la Renaissance, les populations noires, jaunes et blanches avaient vécu largement isolées les unes des autres et les mélanges étaient demeurés marginaux. L'absorption des envahisseurs ou l'assimilation des conquis finissaient par l'emporter.

La conquête s'accompagna d'une saisie de femmes indigènes. La Couronne encouragea les unions entre les conquérants et les filles de l'élite locale. Le concubinage semble toutefois avoir connu plus de vogue que le mariage. Le métissage fut donc dès ses origines marqué au sceau de l'illégitimité. Les métis légitimes furent acceptés comme *criollos*; en revanche quantité de métis illégitimes, surtout ceux qui n'appartenaient pas à la génération des conquérants, demeurèrent avec leur mère et devinrent des *mestizos*. Une forte poussée de métissage se serait produite au XVIII^e siècle, au moment même où la population indigène atteignait le point d'étiage. Vollmer attribue le recul de la population indigène du Pérou entre 1600 et 1800 pour 60 à 70 % au métissage.

Les Blancs et les Indiens ne sont pas les seuls groupes ouverts à la miscégenation. Les Noirs y participèrent également. Les rejetons des unions avec les Indiennes devinrent des *zambos*. De la même manière des générations de mulâtres résultèrent des privautés sexuelles entre les Blancs (généralement maîtres) et leurs esclaves. L'importance de ce phénomène fut telle au Brésil que R. Bastide, à la suite de G. Freyre, a pu écrire que "le Portugais a conquis le monde non par la Croix ou le Glaive, mais par le sexe". Ce raisonnement "phallique" a nourri la vision d'une société multiraciale harmonieuse dont l'intégration est réalisée à travers l'activité sexuelle du maître. C'est occulter que la violence fut le ciment des sociétés de couleur en Amérique.

Ce monde bigarré des sang-mêlé (*mestizos, mulatos* ou *pardos, zambos*) sera désigné sous un terme chargé de mépris: "castas". On assistera au XVIII^e siècle à une croissance jugée explosive de ce groupe, car à la reproduction endogène se greffent les apports extérieurs que lui procurent les intermariages et les unions mixtes. Vers 1800, les *Castas* forment le quart de la population en Amérique espagnole, alors que les Blancs et assimilés ne sont pas plus que 20 %.

e) Le régime démographique

Le trait dominant du régime démographique à cette époque est l'action déterminante de la mortalité sur les rythmes d'accroissement.

Les grandes contagions ponctuent avec une régularité désarmante la trame démographique. Les Indiens sont les plus fragiles. En l'espace de quelques mois, la mortalité triple, quintuple, voire décuple; elle peut emporter entre le dixième et la moitié de la population avec d'importantes différences selon les lieux, les âges, les sexes, les ethnies. La mortalité est l'observatoire par excellence des écarts sociaux. Ainsi, un échantillon de six paroisses mexicaines observées durant la période 1780-1785 donne des indices très étalés: 15 sépultures d'enfants pour 100 baptêmes chez les Espagnols, 39 chez les *Castas* et 68 chez les Indiens. Les gradients de mortalité s'accroissent à l'occasion d'épidémies. À Valladolid, par exemple, durant la disette de 1786, la surmortalité adulte présente les indices suivants par rapport à la période 1783-1785: 274 pour les Espagnols, 512 pour les *Castas*, 786 pour les Indiens.

Le secret de la vitalité de cette population en proie à de fréquentes contagions réside dans la précocité du mariage. De nombreuses monographies montrent que l'âge moyen au mariage oscille entre quatorze et dix-huit ans chez les Indiennes; chez les hommes on se marie vers vingt ans. Les non-indigènes pour leur part se mariaient un peu plus tardivement, mais, chose certaine, ils étaient mariés pour les trois quarts à vingt-cinq ans. Or, à la même époque, dans la vieille Europe, la femme se mariait en moyenne vers vingt-cinq ans et l'homme un peu plus tard. La différence est importante pour une société qui n'utilise pas de méthodes contraceptives.

B. Les cadres de vie

a) La ville

L'Amérique précolombienne avait été essentiellement rurale. Tenochtitlán ou Cuzco étaient exceptionnelles par leur taille, comme l'avaient été plus tôt d'autres grandes cités liées à des civilisations disparues (Monte Albán, Chichén Itzá, Tikal, Teotihuacan, etc.). Les autres cités avaient été avant tout des centres cérémoniels et politiques. La ville avait une présence très discontinuée. L'habitat était généralement dispersé. La concentration des indi-

gènes (au sein de communautés) sera l'œuvre du colonialisme espagnol.

Les Espagnols en revanche venaient d'une civilisation qui associait la bonne vie à la ville. L'appartenance à une ville (et à sa zone d'influence: "el país") constituait le second niveau de solidarité, après la famille. La ville ibérique (comme ailleurs sur le pourtour méditerranéen) avait une emprise sur les campagnes. Les conquérants seront des fondateurs de villes qui deviendront autant de tremplins pour prolonger et assurer l'œuvre de la conquête et de la colonisation du Nouveau Monde. L'Espagne en Amérique, ce sera donc la ville. Le gros des Espagnols et des gens assimilés étaient des citoyens. La croissance de ce groupe commandera la multiplication des villes. La ville était lieu de pouvoir. La ville rayonnait sur la province. Les puissants étaient en ville; les humbles, en campagne. Toutes les organisations (hacienda, commerce) avaient une base ou une cellule urbaine. La ville était tentaculaire, telle une pieuvre.

Un réseau urbain se met en place avec des villes différenciées par la fonction principale qui l'anime: ville minière (Potosí), ville portuaire (Veracruz), ville-marché (Cartagena), ville-manufacture (Querétaro), ville-garnison (La Havane). Ces villes sont avant tout des points d'appui à l'intérieur d'un système impérial et n'offrent pas le niveau d'interaction qu'avaient les villes de l'Amérique du nord britannique. Elles sont comme l'économie, tournées vers l'extérieur, lieux de débordement des produits tirés de l'exploitation de l'arrière-pays et destinés à l'exportation.

La plupart des villes et des bourgs (y compris les villages indiens) reproduisent le plan en damier. S'en écartent les villes minières. (Les villes brésiliennes seront plus désordonnées.) Les édifices les plus importants, ceux qui symbolisent l'autorité civile et ecclésiastique, sont distribués autour de la place centrale (la **plaza**). La place sert à une variété de spectacles publics. C'est à proximité de la place centrale que l'élite érige ses résidences, généralement à deux étages, en pierres ou en briques. Les voyageurs dépeignent le luxe de ces résidences et des constructions religieuses. Derrière des murs épais, de solides portes de bois et de fenêtres grillagées, s'ouvre un espace privé dont la pièce principale est le **patio** (sorte de jardin) autour duquel se distribuent les pièces abritant une maisonnée plus

ou moins élargie par la présence de domestiques, de parents. Les coins de rues sont souvent des espaces commerciaux. Bien des édifices publics du centre comportent des arcades pour protéger vendeurs et acheteurs des intempéries. Les gens bien se déplacent à cheval, en carrosse, en litière. L'aire urbanisée se limite au centre (de 5 à 10 rues à partir de la place). Au delà, dans ce qui ressemble déjà à la campagne, vivent la majorité des citadins pauvres, sans grande différenciation ethnique ou professionnelle, dans des cahutes en briques crues ou de torchis, dans un espace plus désordonné, sans pavage. On ne peut parler de ghetto, car des groupes de sang-mêlés se glissent ici et là dans des quartiers indigènes (voir les plans d'Oaxaca et de Querétaro).

Le pouvoir municipal, investi dans le *cabildo*, est contrôlé par et pour une oligarchie composée surtout de vieilles familles. L'approvisionnement en céréales et en viande est une préoccupation des autorités urbaines qui redoutent des émeutes, des tumultes résultant de la colère du petit peuple face à une soudaine cherté des vivres (comme cela se produisit à Mexico en 1692).

La ville signifie liberté, mobilité, ce qui fait d'elle un aimant. Elle est le creuset des métissages.

Un exemple: Mexico

Prenons Mexico, la plus grande ville d'Amérique en 1800, avec ses 140 000 habitants, plus de 100 églises et chapelles, 23 monastères, 15 couvents, 12 hôpitaux, ses édifices publics (palais vice-royal, hôtel de ville, palais d'Inquisition, hôtel des monnaies, université, douane). Elle compterait 17 familles millionnaires. On y note une extrême concentration de la propriété résidentielle: 2 % de la population serait propriétaire, l'Église possède 47 % de la propriété urbaine. La maison de José de la Borda avait coûté 300 000p. Le Comte de Santiago possédait 31 maisons. Il y avait des familles qui comptaient jusqu'à trente domestiques.

b) Les campagnes

Les campagnes étaient abandonnées à l'agriculture et à la différence. C'était un monde «indigène», transformé toutefois dans la mesure où les fonctionnaires et missionnaires avaient réorganisé les communautés sur le modèle ibérique. Les haciendas et les plantations offraient également un cadre de vie. Les maîtres ne les habitaient généralement pas, leur préférant leur résidence urbaine. Mais les résidents (paysans et travailleurs) y trouvaient des

occasions de sociabilité et de divertissement (fêtes, messes), à l'origine d'un certain paternalisme et bientôt du clientélisme. Ils avaient un sentiment d'appartenance. Les maîtres recruteront des troupes parmi leurs employés lors des guerres d'indépendance et des guerres civiles (comme au Rio de la Plata).

C. Les institutions

a) La famille

Les Espagnols et les Portugais ont importé en Amérique une conception verticale de la société suivant laquelle les groupes forment une hiérarchie, du cadet (ou du plus faible) jusqu'à l'aîné (idéalement le père), sous la protection et la domination duquel tous peuvent s'élever. Cette conception considère la famille comme la cellule et le schème organisateur des rapports sociaux. Les hommes exercent un contrôle sur les femmes. Les femmes sont en effet une ressource stratégique pour concocter des alliances entre les familles, dans un but de promotion sociale. Les femmes sont le réservoir de l'honneur familial, d'où l'exercice d'une vigilance pour éviter des unions mal assorties.

L'organisation patriarcale s'incarne mieux sur le domaine rural, pilier d'une société seigneuriale, mais on la retrouve aussi en ville à propos du commerce, de la boutique, de l'atelier artisanal, dans la fonction publique comme dans le clergé, et enfin dans l'armée. Le respect, la déférence, l'obéissance sont des valeurs clés.

Cette conception est sortie renforcée de son transfert en Amérique, à la différence de ce qui a pu se passer aux États-Unis ou au Canada où l'émigration a libéré les gens des entraves que comportaient les sociétés métropolitaines.

La famille espagnole était bilinéaire (les noms renvoyaient au lignage paternel et au lignage maternel). Le mariage représentait une alliance entre deux lignages et leurs biens. Ainsi la famille de l'épouse surveillait la dot et sa part du patrimoine en cas de décès. Beaucoup d'entreprises fonctionnaient sur le modèle familial: sous l'apparence d'un ensemble d'entreprises détenues par les membres, il y avait de fait une unité qui venait de la famille. On peut en trouver des exemples dans le commerce, à propos du crédit.

Les marqueurs sociaux (race, fortune, profession) qui plaçaient les individus dans la structure sociale recevaient une détermination supplémentaire en fonction de l'identification de l'individu à une famille particulière. La famille n'était pas seulement biologique, mais sociale (s'étendant par le biais d'alliances matrimoniales, du compérage, du choix de témoins dans des affaires judiciaires ou ecclésiastiques). Les liens de parenté commandaient enfin l'entraide.

La famille était d'abord une unité résidentielle (un ménage). La famille nucléaire était majoritaire, mais avec de grandes variations selon les groupes. Les Espagnols avaient tendance à vivre dans de grandes unités, avec des collatéraux, des ascendants et des domestiques. Les ménages indiens avaient de plus petite taille. Il est certain que la famille préhispanique a été transformée par la conquête. L'Église favorisa en effet l'émergence de la famille nucléaire plus facile à contrôler. Il y avait d'autres raisons à ces différences de taille: l'âge au mariage, la circulation des enfants, la mortalité différentielle.

La position de la femme

Au niveau des valeurs, c'était une société pour les hommes. Aux hommes, les activités publiques; aux femmes, le foyer, l'intimité. C'était un idéal difficilement praticable, sauf pour une minorité. Même dans les élites, les femmes (veuves) administraient des biens. Dans les classes populaires, les femmes devaient subvenir à leurs besoins et à ceux du ménage. On trouve beaucoup de femmes chefs de ménages dans les recensements, surtout chez les non-Indigènes. Les professions les plus fréquentes sont domestiques, artisanes, marchandes, ouvrières (dans le milieu du textile et du tabac)

Le mariage était l'idéal. Dans les bonnes familles, certaines filles étaient destinées au mariage, d'autres au couvent. Le choix du conjoint étant important, la dot servait à obtenir un bon parti. Le concubinage était répandu: dans l'élite, il servait de dérivatif pour des amours impossibles en raison de l'inégalité des partenaires; chez les autres, il était avant tout imputable à la pauvreté qui empêchait de sanctionner des unions pourtant stables. Il en résultait de forts taux d'illégitimité déclarée ou cachée (via l'abandon des nouveaux nés). Des taux supérieurs à 20 % étaient fréquents dans les villes. Il y avait donc deux morales: l'une octroyant une liberté sexuelle pour les hommes, l'autre détermi-

nant un contrôle (masculin) sur les femmes, dépositaires de l'honneur familial.

Le concept de l'honneur était important. Les actions d'un individu devaient se conformer aux codes de conduite acceptés par le groupe, sinon l'individu n'était pas honorable. La femme était investie d'une responsabilité: défendre son honneur et celui de sa famille. La virginité était une valeur prisée. On devait arriver au mariage vierge, puis vivre modestement. Mais on pouvait se marier sans être vierge, quitte à perdre une part de sa valeur sur le «marché matrimonial». Il y avait en outre la possibilité de réparation (on pouvait acheter des *gracias al sacar* pour légitimer des enfants nés hors du mariage). On pouvait restituer l'honneur par le mariage consécutif à une relation illicite ou au moyen d'une compensation monétaire. Le célibat était aussi le lot de nombre de jeunes femmes ayant connu un écart de conduite.

b) La communauté et les sociabilités dérivées

La communauté comptait beaucoup, surtout pour les Indiens, mais aussi pour les classes populaires. On pense ici à San José de Gracia dépeint par L. González. Le mariage y est public, les témoins sont des anciens. On pratique une endogamie territoriale: on se marie entre gens de la communauté. Pour les élites, le mariage est privé, les témoins sont des amis. On pratique une endogamie sociale; on choisit ses partenaires dans sa classe même s'il faut aller les chercher au loin, surtout dans les petites communautés. C'est la règle du nombre. Plus le nombre de membres est petit, plus il faut agrandir le cercle.

La provenance revêt ainsi une grande importance. On appartient à un lieu où l'on a ses racines, ses relations. C'est dans la communauté indigène que l'on trouve l'expression la plus franche de cette identité. Que de pratiques qui visent à affirmer la cohésion du groupe en dépit des inégalités et des conflits internes. Face au dehors, la communauté cherche à être une. Les habitants d'une ville (aussi longtemps que celle-ci a une dimension humaine permettant l'interaction quotidienne) ont aussi un sens d'appartenance. La ville ou le quartier forment une "petite patrie". Sans compter que le climat facilite une sociabilité "en plein air", sur la place. Les fêtes sont de grandes occasions d'affirmation collective. La hacienda est aussi une communauté

humaine, chacune ayant son nom, ses bâtiments, souvent sa chapelle et sa hiérarchie. Des générations s'y reconnaissent des racines. Les fêtes sont aussi des moments où s'exprime une sociabilité propre. Le luxe des maîtres est ressenti avec la fierté de l'appartenance à un groupe prospère. La hacienda agit comme un acteur collectif. Face à l'extérieur, les gens de la hacienda forment un groupe. Dans les guerres civiles, la **peonada** suivra le maître.

On utilise le compérage (la relation entre parrains lors du baptême des enfants) pour élargir la famille. Il concerne les enfants et les parents. Le compérage crée des liens à la fois horizontaux (entre égaux) et verticaux (entre inégaux, pilier du clientélisme).

II. LES STRUCTURES SOCIALES

Toute société comporte une structure (une hiérarchie) dans laquelle on peut reconnaître des dominants et des dominés. Ce qui varie, c'est le principe en vertu duquel on distingue des groupes, qu'on les situe sur une échelle et que les individus s'identifient à l'un d'eux. Ce principe sera, selon les lieux, la naissance, le savoir, le pouvoir, la richesse ou l'appartenance à un parti. En Amérique latine la hiérarchie sociale obéit à deux principes et reconnaît deux échelles.

a) Les groupes socio-raciaux

L'ethnicité est une composante essentielle de l'Amérique latine jusqu'en plein XX^e siècle. L'Amérique latine est une société multiraciale ou pluriethnique. Nous savons que l'idée de "race" n'est pas fondée scientifiquement.

Le principe fondateur de la société coloniale était la division entre la "**république des Espagnols**" et la "**république des Indiens**". Jamais la Couronne ne réussit à imposer un développement séparé (une forme d'**apartheid**); les Blancs entrèrent dans les villages indigènes et les Indiens fréquentaient les villes. Ce système que préconisaient les missionnaires était irréaliste. Il fut vite nié par l'existence d'un métissage et d'une transculturation entre les deux pôles.

En Espagne et au Portugal, le statut était déterminé par une variété de critères: hérédité (noblesse), affiliation religieuse, sexe, preuves de mérite (talent, service, etc.). La société coloniale avait un

système de stratification inspiré de la métropole (une société d'ordres = **sociedad estamental**), mais adapté à une réalité multiraciale. Les ordres (ou les "états") se doublaient d'une connotation raciale. La division en états/races servait de principe sous-jacent à la conduite des individus et des groupes. Un pareil système exigeait le maintien de différences visibles. Ces différences étaient plus culturelles que biologiques. C'est ce qu'on a appelé le système des castes.

Ces états à composante ethnique étaient les Blancs (segmentés suivant le lieu de naissance en Péninsulaires et en Créoles), les **Castas** (produits de mélanges raciaux et hiérarchisés selon la proportion de "sang blanc" vers le haut et de "sang noir" vers le bas), les esclaves noirs (plus proches des Blancs), les Indiens. Les mécanismes d'ascension et de descente sociales étaient à composante raciale. Mais la race a ici une connotation **sociale**. L'identité ethnique d'un individu est une facette qu'il peut manipuler et qui peut changer au cours de sa vie.

Le choix du conjoint montre que la race est un critère important. Les mariages ethniquement endogames sont deux fois plus fréquents que ce que donnerait une distribution aléatoire. Chez les Espagnols, l'endogamie est de 6 à 15 fois supérieure aux probabilités. Vers 1800, le système de castes demeure dominant au niveau des valeurs.

b) Les groupes socio-professionnels et les classes

Généralement l'image qu'une époque se fait d'elle-même ne correspond pas à sa réalité profonde. La stratification a justement pour fonction d'occulter la structure de classes de la société, d'en dissimuler les lignes de clivage, les antagonismes véritables. Certains observateurs étaient parvenus, dès la fin du XVIII^e siècle, sans doute influencés par des idées venues d'Europe où la révolution industrielle était en train de décaper les vieilles représentations des sociétés d'ordres, à une autre lecture. Écoutons Luis dos Santos Vilhena écrire en 1799: "La société politique est divisée en propriétaires et en non-propriétaires; les premiers sont infiniment moins nombreux que les seconds, comme cela est bien connu. Le propriétaire essaie d'acheter aussi bon marché que possible la seule possession de l'exproprié ou du salarié, son travail. Celui-ci à son tour essaie de le vendre aussi cher que possible. Dans

cette lutte l'adversaire le plus faible s'il l'emporte par le nombre succombe habituellement au plus fort." On croirait lire Marx! Ici l'opposition n'est pas entre bourgeois et prolétaire, mais entre propriétaire terrien et paysan sans terre.

Au plan le plus simple, la société se partage en deux grands ensembles: d'un côté, les producteurs directs, l'immense majorité, des paysans, des artisans, des mineurs, des journaliers, la plupart possédant leurs moyens de production; de l'autre, une minorité de rentiers, de 5 à 10 % de la population totale, qui vivent du travail d'autrui: en somme, c'est la vision dichotomique que Shelley expose lorsqu'il oppose les abeilles (les producteurs) aux frelons (les consommateurs non producteurs). L'extorsion du surtravail emprunte plusieurs voies, mais presque toutes ressortissent à des moyens extra-économiques, juridiques ou idéologiques. L'Église prélève la dîme aux dépens des producteurs ruraux; les marchands vivent à la fois sur le dos des producteurs et des consommateurs; les grands propriétaires extorquent la rente foncière; les fonctionnaires sont entretenus à même les revenus du fisc ou d'offices.

C'est sans doute la césure principale, ce qui n'empêche pas les deux étages de présenter des différenciations internes de taille. Entre l'Indien-serf qui peut gagner annuellement l'équivalent de 30 p. et son congénère mineur qui en retire 150, il y a une distance sociale vécue par exemple dans le costume et les divertissements. À l'autre étage, l'écart entre le curé qui tire 2000 p. de ses paroissiens, ou le vicaire qui en reçoit 300, et l'évêque dont le revenu dépasse les 50 000 p., est encore plus considérable.

Ce tableau est cependant trop simple. Il ne tient pas compte des divisions ethniques, ni des diverses fonctions socio-économiques. Un schéma en annexe, inspiré d'une étude de M. Kossok, essaie de représenter graphiquement les liens entre classes sociales et groupes ethniques. Il existe une corrélation entre la hiérarchie ethnique et l'organisation socio-économique; chaque segment ethnique possède, suivant son rang, un degré différent de liberté de mouvement au sein de la structure du travail. À défaut d'une identification totale entre segment ethnique et forme de travail, l'organisation hiérarchique de la société détermine l'aire d'insertion du segment ethnique dans la structure du travail, donc la structure de classes. Ainsi un dénombrement effectué à Mexico vers 1750 révèle que les Noirs

étaient associés à la domesticité, les Blancs au commerce, les métis aux métiers artisanaux, les Indiens à d'autres formes de travail; les Péninsulaires occupaient les fonctions hégémoniques dans l'administration et le commerce.

Comme il va de soi dans une société coloniale, les métropolitains — les Péninsulaires (ceux que les créoles appellent avec mépris "gachupines", "chapetones" ou, au Brésil, "reineros" — occupent les fonctions hégémoniques. L'exercice du pouvoir d'État et la gestion des appareils (administratif, judiciaire, militaire et ecclésiastique) reposent entre leurs mains; les vice-rois, les grands commis, les hauts dignitaires ecclésiastiques, les officiers supérieurs se recrutent presque exclusivement dans la métropole. Le principal canal d'enrichissement, le commerce et surtout le commerce interocéanique, est également tenu par les Péninsulaires. Les Créoles occupent des emplois subalternes dans l'administration, sont des marchands de province ou des boutiquiers, peuplent les professions libérales, les couvents et les presbytères, mais surtout ils forment la "classe propriétaire": à eux les domaines ruraux, les concessions minières, les ateliers. À défaut d'être la classe dirigeante — le statut colonial s'oppose à cette identité — ils sont la classe dominante. Les Métis se retrouvent particulièrement dans la petite production artisanale — l'accès à la maîtrise dans les corps de métiers leur est généralement interdit — ou agricole; ils sont souvent soumis au capital marchand ou dépendent de la classe propriétaire. Les mulâtres se répartissent à peu près dans les mêmes sphères; la majorité se retrouvent cependant parmi les prolétaires et, en raison de leur ascendance africaine, parmi les esclaves. Les Indiens vivent au sein de communautés ou sont réduits à un quasi-servage sur les domaines ruraux. La plupart des Noirs sont des esclaves; leur affranchissement en fait habituellement des prolétaires.

L'examen de cette double hiérarchie révèle l'existence de diverses contradictions. Les uns s'inscrivent à l'intérieur d'un mode de production. Ainsi, l'antagonisme maîtres/esclaves définit un M.P. esclavagiste; l'opposition latifundistes/paysans-serfs relève d'un M.P. féodal. D'autres opposent des classes issues de M.P. différent. Les *comuneros* forment les éléments d'un M.P. communautaire, antérieur à la conquête et conservé dans de nombreuses régions parce que son existence, sous une

forme dégradée, répondait à des besoins du colonialisme. Les *comuneros* se heurtent aux propriétaires fonciers (grands ou petits, *hacendados* ou *rancheros*), voire aux paysans-serfs à propos de la terre. La "classe propriétaire" est très composite: elle regroupe le latifundiste, le maître d'esclaves, le maître-artisan, la somme des classes dominantes de plusieurs M.P. D'autres couches peuvent y appartenir: des commerçants, des fonctionnaires, des petits bourgeois, en autant qu'ils détiennent aussi des terres, des mines ou des ateliers. Des possibilités de conflits peuvent apparaître au sein de ce groupe. La propriété terrienne exerce une indéniable attraction; elle est un symbole social, un signe de réussite: les marchands, les fonctionnaires, les mineurs enrichis achètent et accumulent des biens fonciers. Dans une économie et société à forte prédominance agraire et rurale, la terre constitue la base d'un pouvoir sur les hommes, l'objet de toute domination. C'est par le contrôle de la terre, le principal moyen de production, qu'on contrôle les hommes. Voilà pourquoi la contradiction principale en Amérique latine opposera jusque vers la fin du XIX^e siècle, et au-delà dans certains pays attardés, la "classe propriétaire" et la paysannerie dépendante, ici — en Indoamérique — des Indiens asservis ou des locataires parcellaires, là - en Afroamérique — des esclaves noirs ou leurs descendants.

Ce serait mutiler la réalité que de ne tenir compte que des seuls rapports de classes. Les conflits de classes sont interceptés et compliqués par des conflits ethniques. Il y a, au sommet, l'affrontement de plus en plus aigu des Péninsulaires et des Créoles: il armera les mouvements d'Indépendance. Les Blancs provoquent par leurs exactions des révoltes indigènes ou des soulèvements d'esclaves. Ils ont soin toutefois d'alimenter des ressentiments et de dresser au besoin leurs ennemis potentiels les uns contre les autres; ils entretiennent la division et l'hostilité entre les Noirs et les Indiens, entre les Indiens et les Métis. Le clivage essentiel transparait chaque fois qu'une révolte menace l'ordre social. La coïncidence dans la forme et dans le contenu d'une différenciation ethnique et sociale fait apparaître toute résistance des Indiens, des Noirs ou des *castas*, comme une **guerre raciale**, une "guerra de castas".

Pour une image assez simple des rapports entre les Indiens identifiés au secteur agraire et les autres groupes rattachés au secteur urbain, on se reportera

au second schéma en annexe: « Structures de classes en Indoamérique coloniale ».

c) La mobilité spatiale comme tremplin de promotion sociale

L'Amérique est un espace ouvert. Les migrations donnent la possibilité de changer de statut. Ainsi les **yanaconas** profitent du désordre de la conquête pour s'émanciper. Quantité de maris utilisent la migration pour devenir bigames. Les **conversos** se réfugient en Amérique pour échapper aux enquêtes dangereuses de l'Inquisition. Changer de statut ethnique, blanchir en migrant est une pratique courante.

La polygamie officielle ou occasionnelle, le concubinage seront des délits spécifiquement "américains" liés à l'immensité du territoire, à une couverture administrative et ecclésiastique trop lâche, à la fluidité des attaches sociales de certains groupes. Maintes sources nous révèlent l'"étonnante faculté de rupture et de reconversion personnelle" (Gruzinski) de ces êtres qui changeaient d'identité, s'inventaient des familles, des généalogies, des racines, dissimulaient leur origine ethnique et sociale pour mieux se soustraire au contrôle de l'Église et peut-être échapper au fisc, à la justice, à la conscription.

d) Une société ritualisée

Il y a d'abord l'importance du costume, à la fois comme instrument d'identité (on peut dire à certains détails du costume à quelle communauté guatémaltèque ou péruvienne appartient une Indienne aperçue au marché) et comme mode d'isolement (le port d'un costume "espagnol" était interdit aux non-Espagnols afin de marquer la distance sociale et d'éviter toute confusion). Cette interdiction sera rappelée après des révoltes en Nouvelle-Espagne en 1767. L'ostentation dans le costume était ce qui distinguait la société créole.

Il y a aussi l'importance attribuée aux titres (titres de civilité: **don, doña**; titres professionnels: **doctor, licenciado**) qui sont autant de marqueurs. Le goût de l'ostentation et le souci de la distinction expliquent la place que tient encore le carnet mondain dans la presse d'aujourd'hui.

Il y a enfin le rôle qu'y tiennent les fêtes. Les célébrations publiques permettent d'affirmer sa position

dans la société, de renforcer la cohésion communautaire.

La société hispano-américaine vue par l'historien James Lockhart, l'un des maîtres de l'histoire sociale hispano-américaine

Beaucoup des Espagnols se considéraient plus ou moins nobles. Il y avait gradation, une échelle pour soi et une pour les autres. Richesse et noblesse s'attiraient. La richesse pouvait rendre noble. On se dotait des atours: résidence, domestiques, titre... Une source de prestige, de noblesse était l'appartenance aux conquérants; les nouveaux venus recherchaient leurs descendants.

Être au service de quelqu'un était une condition répandue, y compris chez les Espagnols. Il ne faut pas confondre leur condition avec celle des serviteurs recrutés généralement chez les sang-mêlé et Noirs. Le propriétaire s'intéressait aux problèmes macro (rapports avec autres propriétaires, gouvernement), non au quotidien. Il délégua à des administrateurs. Des contremaîtres étaient en contact direct avec les travailleurs. Ils étaient au-dessus d'eux ethniquement. Les travailleurs permanents étaient plus appréciés que les occasionnels.

Les gens d'une profession, d'un métier avaient tendance à former un monde propre, avec ses règles, ses conflits. Il y avait un peu partout dans la société une forte tendance au corporatisme.

L'âge donnait un avantage, mais rares étaient ceux qui pouvaient monter dans la hiérarchie seulement en vieillissant.

Un des traits forts du monde espagnol est son recours étendu à des auxiliaires, des gens qui étaient intégrés afin de réaliser des tâches subalternes ou intermédiaires, mais qui étaient d'une aucune culture, qui étaient ethniquement différents. Dans la péninsule, ce furent les morisques, des esclaves; en Amérique, ce furent des Noirs, puis des Indiens.

Sauf dans les Caraïbes, les Noirs étaient intégrés au monde des Blancs, en tant que domestiques, employés. Ils étaient aussi artisans ou contremaîtres. Le Noir venait comme esclave, pouvait changer de maîtres, gravitait dans l'univers hispanique. Il était mobile. L'esclavage n'était pas aussi dévastateur que dans le contexte concentrationnaire de la plantation. Des esclaves pouvaient être contremaîtres.

Parmi les Indiens, il y avait l'opposition noble/commun. Il y avait un troisième groupe, formé des dépendants des dirigeants ou nobles (*naboria*, *yana*). Ces derniers furent absorbés dans le monde hispanique.

Les semi-sédentaires ne se prêtaient pas au modèle général de colonisation fondée sur le modèle de la ville espagnole dominant des communautés semi-autonomes tributaires. Les Espagnols essayèrent de reproduire ce modèle et de construire un hinterland de communautés sédentaires. On chercha au Paraguay à reproduire la *mita*. On imposa le tribut aux femmes en conformité avec les rôles sociaux dans ces sociétés. Le modèle dualiste

fut un échec. Dans ces sociétés périphériques, des Espagnols furent absorbés par les Indiens ou les Indiens furent absorbés par les villes espagnoles, à la façon des *yana*.

Dans le cas des nomades, le monde était trop différent pour être pénétré. Ou on s'ignora, ou on se combattit. On installa des Blancs ou des auxiliaires. On arracha des individus sur les marges. L'esclavage demeura un mode. L'autre mode fut la mission. La mission se modelait sur la communauté sédentaire, avec l'aide parfois de colons sédentaires. La fuite individuelle et collective était une menace constante.

Lockhart distingue trois forces qui tiraillaient la société coloniale. Il y avait les tensions résultant de la **juxtaposition** de deux sociétés; le brassage des races en présence d'un éventail d'identités ethniques; l'interaction entre la ville et les campagnes; l'évolution des marchés européens pour les produits coloniaux. Parmi celles qui tenaient à l'**attraction**: celle des Indiens attirés dans le monde espagnol pour le travail, sur une base temporaire (v.g. *mita*), la mobilité des élites dans leur carrière à travers une hiérarchie de bourgs et villes. L'attraction aida à former des noyaux. Il y avait enfin la **marginalisation** d'éléments hispaniques vers la périphérie. Cela dissémina des Espagnols dans le monde indigène. (Notes tirées de J. Lockhart, *Cambridge History of Latin America*, II, chap. 8)

Les particularités de la société brésilienne

"Le Brésil, purgatoire du Blanc, enfer du Noir et paradis du mulâtre", disait-on. De fait, le Brésil était à l'image du pain de sucre. La société se cristallisait avec les Blancs en haut, les peuples au teint brun étant tenus en moindre estime, et les esclaves noirs se retrouvant en bas, à la façon de la *panela* foncée. L'esclavage devait marquer durablement la société brésilienne. L'abolition n'interviendra qu'en 1888.

La structure sociale au Brésil se composait ainsi: 1) les planteurs, les *lavradores de cana* (gros paysans avec des esclaves), les *moradores*; 2) les mineurs; 3) les *bandeirantes* (des aventuriers chasseurs d'or ou d'esclaves); 4) les esclaves; 5) les fonctionnaires et les ecclésiastiques

Les Espagnols avaient fondé plus de 190 villes et bourgs avant 1620. Au Brésil, on avait créé moins de 40 villes en 1650. Les fortifications étaient plus nécessaires, à cause de l'implantation sur le littoral. La Couronne interdisait des palais privés. L'Église était moins riche que son homologue aux Indes.

III. L'ÉGLISE ET LA RELIGION

L'Église était une composante essentielle de la société coloniale. L'individu se trouvait plongé dès sa naissance dans un bain de christianisme dont il ne s'évadait même pas à la mort puisque son corps

allait reposer sous les dalles d'une église, à proximité d'un autel. L'Église assurait sa présence aux grands moments de la vie, à la naissance, au mariage, au décès, sacralisant ainsi ces rites de passage. Les manifestations religieuses dans lesquelles le peuple se reconnaissait rythmaient le mouvement des saisons; en ordonnant la succession des festivités, des processions, des sermons, le calendrier parlait chrétien. Enfin, à travers de multiples institutions d'assistance, d'éducation, d'encadrement que dirigeait le clergé, la religion et l'Église s'imposaient comme l'un des rares dénominateurs communs dont disposait la société coloniale.

L'Église et l'État avaient formé un couple à travers l'histoire espagnole. Durant la reconquête, on observe la simultanéité dans l'érection de châteaux et d'églises sur la marche frontière contre les Arabes; l'Église aida par la prédication au recrutement des armées et au financement des campagnes militaires. L'Église défendit l'autorité divine de la Couronne; en retour celle-ci imposa le règne absolu de la foi catholique sur ses territoires et tenta de bloquer en Europe l'expansion de la Réforme. L'incapacité de la Papauté à organiser et à financer l'évangélisation du Nouveau Monde renforça la position de l'État face à l'Église en Amérique. En vertu de patronat royal l'Église des Indes devint un organe du gouvernement royal, soumise au Conseil des Indes pour toutes matières autres que doctrinales (nominations, finances, administration). L'État trouva dans l'Église un moyen supplémentaire de contrôle politique des colonies: il favorisa par exemple l'essor des missions en Californie et au Nouveau-Mexique pour protéger la route et les points d'eau du galion de Manille contre l'avance russe, les mines d'argent de Santa Barbara contre l'avance française vers le Texas; en 1776, l'Église fut invitée à enseigner que la contrebande constituait un péché mortel. L'Inquisition fit la chasse aux hérétiques, c'est-à-dire aux étrangers soupçonnés d'être au service de puissance rivales.

Aucune institution de l'Église ne fonctionnait indépendamment de l'État. Un évêque mexicain déclarait vers 1767: "Pour un bon et ferme gouvernement du monde, Dieu a institué deux grandes dignités: c'est-à-dire, l'autorité sacerdotale et pontificale et la puissance royale, qui sont les deux colonnes et bases fondamentales sur lesquelles repose le bon ordre. La première a pour fin le salut des âmes, la seconde la paix et la quiétude, la vie civile et tem-

porelle des sujets. L'une et l'autre ont une même origine puisque les deux découlent de Dieu et l'une et l'autre ont leurs limites qu'elles ne peuvent franchir. À l'une et l'autre on doit obéir pour ne pas s'opposer à l'ordonnance et à la disposition divines".

• De la conquête spirituelle à la gestion

L'histoire de l'Église coloniale peut être divisée en trois périodes. La conquête spirituelle des Indes constitua la phase militante. Les artisans en furent les ordres religieux: Dominicains, Franciscains, Augustins, Mercédaires (surtout au Pérou); ils seront suivis, dans le dernier quart du XVI^e siècle, par les Jésuites dont l'œuvre évangélisatrice connaîtra une expansion fulgurante jusqu'à leur expulsion en 1767. Les missionnaires désiraient implanter en Amérique une église nouvelle, réplique de l'Église des temps apostoliques. Pratiquant un catholicisme exclusif par essence de toutes autres croyances, ils s'employèrent à détruire toutes traces de religion païenne dans les objets et dans les âmes pour implanter la foi et l'Église. L'évangélisation prit en un sens la forme d'une répression religieuse. Les évangélisateurs interprétaient les ressemblances entre les religions comme des inventions diaboliques destinées à jeter la confusion et se comportaient en conséquence. N'empêche qu'il y eut des partisans de la persuasion, particulièrement parmi les premiers missionnaires, qui souhaitaient obtenir des indigènes une adhésion spirituelle consentie et fondée sur une large tolérance des supports matériels et rituels de la religion autochtone. Après avoir démolé temple et idoles, regrouper les populations, les missionnaires se firent constructeurs d'églises, de couvents, de villages; ils introduisirent des plantes, des animaux, des techniques et des métiers européens; ils fondèrent des hôpitaux, des confréries qui servirent de pivot à l'organisation sociale et religieuse des communautés indigènes; ils administrèrent des institutions et des hommes, au point d'être les maîtres des Indiens, souvent sans égard à l'autorité royale (représentée par le fonctionnaire) et épiscopale, et au détriment des colons espagnols à qui ils disputaient la main-d'œuvre indigène, tantôt pour la protection contre les abus, tantôt pour en user eux-mêmes à des fins très indirectement spirituelles.

La *junta* de 1568 marqua un point tournant dans le démantèlement des théocraties surgies de la

conquête et signifia la reprise en main du contrôle des Indiens par l'État et la hiérarchie ecclésiastique. Ces mesures complétaient les nouvelles lois de 1542 dirigées contre les *encomenderos*. D'autant plus que l'effondrement de la population indigène conjuguée à la vive expansion de la population blanche et métisse favorisait désormais le clergé séculier. Les séculiers jugèrent sévèrement l'œuvre des missionnaires. Ainsi un extirpateur écrivait en 1677 à propos du Pérou: "L'idolâtrie des Indiens est plus solidement enracinée aujourd'hui qu'au début de la conversion de ces royaumes". Au milieu du XVIII^e siècle, des 765 paroisses de l'archidiocèse de Lima, 565 étaient tenues par des prêtres séculiers. Les religieux missionnaires furent cantonnés sur les marches de l'Empire (Nouveau Mexique et Californie au nord, réductions guaranis).

Une troisième phase s'ouvre vers 1750. Jusqu'alors, malgré une tendance indéniable à la sécularisation, plusieurs centaines de paroisses étaient demeurées à la charge des religieux; elles passeront brusquement aux mains des séculiers. Les religieux sont confinés dans les monastères, de sorte que le parasitisme social des ordres religieux devient plus évident et incitera les gouvernements républicains à les supprimer au cours du XIX^e siècle. En 1767, huit ans après le Portugal, l'Espagne ordonne l'expulsion des Jésuites de ses territoires. C'était le seul ordre à relever, par son général, directement de Rome. Après s'en être pris aux ordres religieux, avec l'appui du clergé séculier, l'État espagnol entame dans les dernières décennies des réformes de l'Église: assaut contre l'immunité ecclésiastique (*fuero*) qui signifie une perte de pouvoir des tribunaux ecclésiastiques, intervention des fonctionnaires dans l'administration des dîmes pour un partage plus équitable, augmentation des contributions (dons) du clergé à la monarchie, saisie des capitaux gérés par l'Église.

- **Entre la richesse et l'influence**

La fortune de l'Église coloniale en effet n'avait cessé de se gonfler au cours des siècles. Si, au début, la monarchie devait subventionner l'administration religieuse en versant des pensions aux ecclésiastiques à même ses revenus fiscaux, au XVIII^e siècle c'était plutôt le clergé qui subventionnait l'État à travers des impôts divers (*mesadas, medias anatas, dos novenos*, etc.). En Amérique, à l'inverse de la situation en Espagne, la fortune ecclésiastique sem-

ble avoir été surtout mobilière et financière. Elle provenait des dîmes (réservées au haut clergé), des chapellenies (fondations de messes), des œuvres pies, des dots (de 3000 à 4000 p. pour l'entrée au couvent d'une religieuse). Le gros de ces fonds étaient engagés dans des prêts à moyen terme à des propriétaires terriens et à des marchands contre un intérêt de 5 % et gagés sur des fermes et des maisons. Selon un document mexicain de 1805, les différentes institutions contrôlées par l'Église avaient pour 44,5 Mp de placements fonciers. Le revenu annuel de l'Église péruvienne s'élevait, vers 1820, à 2,3 Mp. Les paroisses en recevaient 1 Mp, les communautés religieuses 0,5 M — c'était plus que ne touchait la vice-royauté. L'Église pouvait, grâce à cet afflux de liquidités, jouer le rôle de banquier; elle représentait la principale source de crédit et ne sera remplacée dans ce rôle que dans la seconde moitié du XIX^e siècle quand se mit en place un réseau de banques privées, surtout étrangères.

La fortune immobilière n'était pas non plus négligeable. Les communautés de religieuses possédaient surtout des maisons urbaines: 12 couvents de Mexico possédaient, vers 1744, plus de 300 résidences et plus d'un demi millier de bâtiments ou portions de maisons; en tout, 19 couvents géraient une fortune évaluée à plus de 7 M et composée à 60 % de maisons; en 1820, des 3 941 édifices de Lima, 1 135 appartenaient à l'Église, dont 157 aux ordres religieux. Les ordres masculins, à l'exception des Franciscains, étaient de grands propriétaires fonciers. Les Jésuites occupaient le premier rang: au moment de leur expulsion, ils possédaient 124 domaines au Mexique (évalués à plus de 8 M), une centaine en Nouvelle-Canada, 97 au Pérou (évalués à 7,7 M et sur lesquels vivaient 5 224 esclaves), une soixantaine au Chili (avec 1 200 esclaves). En 1854, C. Valdez écrivait que le quart des terres arables du Pérou appartenaient à l'Église. Étudiant la sécularisation des biens ecclésiastiques au Mexique, Bazant estime la fortune ecclésiastique à 100 M. p. au milieu du XIX^e siècle, soit le quart ou le cinquième de la richesse nationale.

Il s'agit donc d'une Église alourdie de richesses, très inégalement réparties d'ailleurs. Il y avait d'énormes disparités entre régions (l'Église du Chili et du Brésil était économiquement et politiquement faible), d'un diocèse à l'autre et surtout entre bas et haut-clergé. Pour la majorité des ecclésiastiques, le

sacerdoce était non pas une vocation mais une carrière, un moyen d'assurer leur avenir et celui des personnes seules et un moyen pour les élites de limiter les partages successoraux et leurs incidences sur la fortune et la perpétuation de la puissance du groupe familial. Ainsi, pour 177 filles appartenant à 53 grandes familles de Bahia, 107 entrèrent au couvent. C'est ce contexte de vocations forcées ou de carriérisme qui expliquent la moralité douteuse d'une part importante du clergé américain. L'indiscipline régnait dans les couvents et les monastères; aux disputes entre Créoles et Péninsulaires pour l'action aux postes de direction s'ajoutaient de fréquentes affaires de mœurs impliquant des nonnes et des moines: entre 1798 et 1800, plus de 150 religieux des quelques 3000 que comptaient la Nouvelle-Espagne demandèrent à la curie romaine d'être relevés de leurs vœux. La sollicitation au confessionnal était un fait répandu. Les séculiers se livraient à l'ivrognerie, au jeu, à la violence, aux extorsions. Un dicton brésilien n'inventait rien, qui disait: "Plus heureux qu'un fils de curé". Mais ce clergé, qui comptait par ailleurs de modèles de vies édifiantes, était à l'image de sa société. Il y avait tout simplement trop d'ecclésiastiques dans les villes (Mexico comptait 1 ecclésiastique pour 15 habitants), alors que les campagnes souffraient d'un sous-encadrement religieux (un seul prêtre pouvait avoir la charge spirituelle d'un paroisse de plus de 5000 âmes et grande comme 10 paroisses européennes).

Quel bilan faut-il dresser de l'œuvre de l'Église aux Indes? Il serait injuste de ne pas signaler sa contribution en matière d'éducation, de soins et de charité. La plupart des 25 universités et des 56 collèges que comptait l'Amérique espagnole vers 1800 furent fondés et entretenus par des religieux, notamment des Jésuites. Mais cette éducation était réservée à une élite presque exclusivement blanche, car sa fonction était de reproduire le corps clérical et la classe dominante. En revanche, les hôpitaux accueillaient les plus miséreux, particulièrement les citadins; ils jouissaient cependant d'un revenu propre. Quant aux œuvres de charité, elles n'eurent pas l'ampleur que leur reconnaissait la société ibérique, sans doute à cause du caractère multiracial de la société coloniale. Contrairement aux prétentions des historiens cléricaux et conservateurs, l'immense fortune de l'Église ne servit que bien modestement "aux malades, aux faibles, à l'orphelin, à l'ignorant et aux pauvres". Elle fournit à la majorité des ecclé-

siastiques les moyens de mener, sinon un gros train de vie, auquel pouvait aspirer toutefois le haut-clergé, tout au moins une existence bien supérieure à celle qui était le lot du commun des mortels.

L'Église a mobilisé d'énormes richesses dans la construction et la décoration d'églises et de monastères. Deux visiteurs espagnols, de passage à Lima vers 1750, décrivaient avec étonnement les autels d'argent, les tapisseries brodées d'or, les chandeliers en argent massif, les vases d'or sertis de diamants et de perles. Cette thésaurisation gigantesque — aujourd'hui source de devises par l'attrait touristique que suscite les églises — stérilisa une fraction importante du capital. En veut-on un exemple? La construction de la cathédrale de Valladolid, encore inachevée vers 1730, avait coûté un demi-million de pesos, soit l'équivalent de 3 millions de jours-homme (au salaire officiel). Toutes ces richesses portent témoignage de la capacité de l'Église à canaliser la piété des fidèles.

Peut-être plus néfaste à long terme fut l'action idéologique de l'Église. En effet, celle-ci a justifié, en termes idéologiques, la raison d'être de l'empire et de la domination espagnole en Amérique, puisque la base morale de l'empire reposait sur des objectifs d'évangélisation. Si à quelques moments l'Église s'est élevée contre les abus trop criants, elle s'est servie le plus souvent de son autorité pour maintenir l'injustice au profit des puissants parmi lesquels elle recrutait ses membres et avec lesquels elle avait des liens financiers. Les prises de position courageuses de Las Casas et de ses émules en faveur des Indiens ne peuvent faire oublier que leurs dénonciations produisirent peu d'effets durables. Un traité remettant en question dès 1573 les fondements de l'esclavage fut immédiatement frappé de l'*Index*. Les apôtres des esclaves comme Claver et Sandoval ne condamnèrent jamais l'esclavage. Une émeute ou une révolte se produisait-elle, le clergé intervenait rapidement, Saint-Sacrement en main et sermon en bouche, pour pacifier les insurgés. Lors des guerres d'indépendance, si plusieurs membres du bas-clergé participèrent à la lutte du côté des patriotes, allant jusqu'à porter des armes, la hiérarchie forma un bloc loyaliste, frappant d'excommunication les partisans de l'indépendance, les assimilant à des suppôts de Satan et de l'Antéchrist. Le clergé de Caracas, par exemple, interpréta le tremblement de terre de 1812 comme un châtement divin dirigé contre la cause patriote.

L'Inquisition fut tout au long de son histoire américaine, de 1572 à 1812, une sorte d'agence de renseignements au service de l'orthodoxie tant politique que religieuse; elle fit la chasse aux protestants, aux cryptojuifs, aux homosexuels et aux sorciers de la même manière qu'aux mauvais prêtres, puis plus tard aux livres subversifs venus de l'Europe des Lumières.

Le culte à la Vierge de la Guadeloupe, un bel exemple de culte syncrétique

En 1648, le vicaire de l'ermitage de la Guadeloupe, Luis Lasso de la Vega, publie un document en nahuatl, *Nican Mopohua*, dans lequel il raconte l'histoire de l'apparition de la Vierge de la Guadeloupe à un Indien, Cuauhtlatotzin ou Juan Diego, du 9 au 12 décembre 1531, à Tepeyac. C'est le premier document qui codifie une tradition orale de l'apparition. Déjà Sahagún avait parlé dans son traité écrit vers 1570 de Tepeyac, maintenant appelé "Nuestra Señora de Guadalupe", où les Indiens avaient l'habitude autrefois de venir de très loin offrir des sacrifices dans un temple dédié à Tonantzin, "notre mère".

Le culte à la Guadeloupe signe la christianisation d'un culte préhispanique. Il exprime aussi une distanciation par rapport à l'Espagne et du culte rendu à la Vierge de Guadeloupe en Extrémadure. La Guadeloupe mexicaine est en effet une vierge brune. La mariologie est porteuse d'une identité syncrétique, profondément américaine.

IV. LA CULTURE, LES ARTS ET LES LETTRES

La culture, c'est d'abord l'ensemble d'événements qui scandaient la vie coloniale, dans les villes évidemment, mais aussi dans les villages. Ces événements avaient généralement un cachet religieux. C'étaient selon les lieux, avec une magnificence variable, les fêtes, les processions, les funérailles, le théâtre, les autodafés. C'étaient aussi les pèlerinages aux différentes Vierges qui étaient l'objet de cultes à plus ou moins grand rayon d'attraction: Tepeyac (Mexique), Caridad-Cobre (Cuba), Copacabana (Bolivie), Laja (Argentine).

Il y avait d'autres divertissements, profanes —: assister aux châtiments publics, se promener sur les places publiques (pour étaler ses bijoux, ses vêtements, son rang), pratiquer des jeux (signalons la passion pour les cartes et pour les paris dans l'élite, chez les femmes, dans les tavernes). Pour le peuple il y avait des corridas sur les places. Les Antilles

accueillaient les combats de coqs qui subsistent, sauf à Cuba.

Les fêtes apportaient un contraste dans une vie difficile pour les classes populaires, permettant d'échapper à la routine. Le goût pour la mascarade s'explique par la possibilité qu'elle offrait de mimer les élites, les grands. Les masques étaient importants non seulement durant le carnaval qui fournissait une occasion d'inversion sociale. L'Indien mimait l'Espagnol. Pensons aux danses de la Conquête, aux scènes des «Maures et chrétiens». Les combats rituels font encore partie de la vie sociale (en Équateur, lors de la fête de Saint Pierre; en Bolivie, lors de la Diablada d'Oruro). Les autorités ecclésiastiques dénonçaient l'ivresse et la débauche qui accompagnaient toutes les fêtes, même celles conçues pour honorer un saint patron.

La conquête déclencha en Amérique une **révolution artistique** d'une ampleur et d'un rythme inégalés dans l'histoire de l'art: destruction de temples et de palais élaborés par les civilisations précolombiennes, annihilation d'objets assimilés au paganisme (l'archevêque J. de Zumárraga se vantait d'avoir détruit 500 temples et 20 000 livres anciens), marginalisation des artisans indiens (l'influence indigène sera confinée à des aspects stylistiques).

L'art colonial n'est pas le simple reflet provincialisé de l'art européen. Il y a importation et adaptation, d'où métissage. Les Européens connaissaient l'arc, la voûte, les principes de la statique, des instruments de mesure et de travail. Les Indiens connaissaient les matériaux (pierre et bois) et comment les façonner. L'art colonial n'est donc pas une copie de l'art ibérique. Il comporte aussi des adaptations imposées par les matériaux ou par le milieu (en raison notamment du risque sismique).

L'architecture coloniale ne devrait pas être considérée non seulement comme un résultat, mais comme un élément essentiel de la conquête. Les conquérants ont utilisé l'urbanisme classique et l'architecture comme outils pour la conquête idéologique. Les *Ordenanzas* de 1573 ne prévoyaient-elles pas que les Indiens fussent frappés de stupeur en apercevant un bourg espagnol et qu'ils "craignent [les Espagnols]... les respectent... et souhaitent d'avoir leur amitié". L'adoption d'éléments *indianos* (tels les chapelles ouvertes, les atriums fermés de murs,

les balcons au-dessus des portails) représente un effort d'appropriation à des fins politiques et psychologiques.

Les cadres de la création

- il existait une tension entre un décor américain et des contraintes américaines (matériaux, sites, séismes, froid/chaud) et des codes empruntés à l'Europe.
- même chez les plus grands, il y avait un second type de tension entre la raison et la superstition (origine du réalisme magique?). Carlos de Sigüenza y Góngora, titulaire d'une chaire en mathématiques et d'astronomie à 25 ans, illustre cette tension. D'un côté, il défendit la raison contre les classiques à propos de la comète de 1692 (contre le Jésuite Kino). Dans son histoire du couvent Corpus Christi, il raconte les miracles associées à l'institution. Dans son testament, il demande aux médecins d'examiner son cadavre pour détecter la cause de sa mort, mais croit aux propriétés miraculeuses d'un chapeau porté par son ami et archevêque de Mexico, demandant qu'il soit placé dans une église pour le bénéfice des malades.
- les influences européennes s'exercèrent à travers la venue de maîtres (architectes, peintres, musiciens); et surtout à travers la copie (gravures, livres, toiles), mais les oeuvres sont américaines. Le baroque ibéro-américain a ses particularités.
- aux Indes, il y avait des imprimeries dans 14 villes; le Brésil n'abritait aucune presse. Il y avait 26 universités aux Indes en 1800, mais aucune au Brésil (reflet de la faiblesse de l'Église).

Les arts américains sont avant tout des arts **religieux**.

L'architecture coloniale est religieuse. Elle ne consiste pas seulement en cathédrales, églises, chapelles ou couvents, mais aussi en hôpitaux, collèges, universités, et autres bâtiments (haciendas, missions) construits par l'Église. L'architecture civile apparaît spartiate en comparaison.

Si les styles vinrent d'Europe, l'adaptation fut pourtant importante. La marque américaine fut particulièrement forte sur l'*altiplano* andin, de même que la compétition entre les ordres religieux et les emprunts au gothique au XVI^e siècle. La progression des Jésuites coïncidera avec le triomphe du baroque, puis au XVIII^e apparaîtra l'influence française avec le rococo, puis le néoclassique. On trouve ainsi des plafonds mudéjars, des façades et des cloîtres plateresques, des plans maniéristes.

Un exemple d'adaptation: l'architecture à Cuzco

L'*altiplano* andin est pays de la pierre et des tailleurs de pierre. L'architecture doit tenir compte de la fréquence des secousses sismiques. Les églises sont trapues et dépassent à peine la ligne de l'horizon. Les églises missionnaires du XVI^e siècle sont sobres. Elles ont souvent un atrium ceinturé d'arcades. Elles peuvent aussi compter une «chapelle ouverte».

À Cuzco, les balcons de bois s'avancent sur la rue comme à Séville et le toit débord largement. L'abside de Santo Domingo repose sur les fondations du temple du Soleil. La tour carrée avec ses pierres taillées à la perfection atteste de la continuité entre les deux Cuzcos. L'architecture cusquègne est dominée par la loi du mur. Les édifices civils participent de la Renaissance. Les arcades de la place d'armes renvoient aux cloîtres. On aperçoit des médaillons en relief. Salamanque a servi de modèle comme Séville. La cathédrale s'élève sur les fondations du palais de Viracocha, dieu Soleil. Ses deux tours carrées en font une forteresse de la foi; entre les deux tours s'intercale un mur nu. Les voûtes sont gothiques et emploient la croisée d'ogives. C'est une cathédrale à la façon d'Herrera. La vague baroque y sera contenue par la loi du mur. On y retrouve le style plateresque caractéristique de l'Espagne de la Renaissance, une forme d'architecture où les façades sont travaillées comme si elles étaient des pièces d'orfèvrerie. Les modèles sont le monastère franciscain de San Juan de Los Reyes (Tolède), le palais des ducs de l'Infantado (Guadalajara), la façade de l'Université de Salamanque.

Le couvent du XVI^e siècle est à la fois un fort, une église, un domaine agricole. Il comporte donc une église fortifiée, un cloître et un verger. Un patio emmuré devant l'église avec plusieurs portes, une chapelle ouverte d'où l'on peut célébrer l'office sans que les fidèles n'ait à entrer. Une croix de pierre trône devant l'église.

Le XVII^e siècle est celui des cathédrales et des grands couvents urbains. La cathédrale de Puebla (1576-1626; 1640-49) est la plus classique. Élançée, sa façade influencée par Herrera exploite le contraste entre la pierre foncée et le marbre. La cathédrale de Cuzco résista au tremblement de 1650 alors que la ville gisait en ruines. On utilise à Cuzco la voûte à croisement d'ogives, plus élastique. La cathédrale de Lima, reconstruite après le tremblement de 1746, a une voûte en *quincha* (composée de roseaux et d'argile séchée recouverte de plâtre). La *quincha* se diffusera. Trujillo fut une cité de *quincha* et de bois.

Le baroque s'applique aux façades et autels. La colonne salomonique en spirale, torsadée le carac-

térise. La tendance espagnole porte à concentrer la décoration autour des portes, des fenêtres et vers le haut du bâtiment. *L'estipite*, un élément clé, est un pilier pyramidal inversé. Le Sagrario Metropolitano (1749-68) est un bel exemple. La sculpture se concentre sur le retable baroque pour exprimer la peur du vide, des effets théâtraux, l'accent sur la profondeur.

Du baroque espagnol au baroque américain

Le baroque (du portugais *barroco*, perle irrégulière) signifie capricieux, extravagant, contraire à la règle. Comme style artistique postérieur à la Renaissance, il est art d'imagination, d'invention, de contrastes. Sans égard à une période particulière, il désigne l'audacieux, le contrasté, l'incohérent. Il n'y a pas de frontières précises, car les périodes ne sont jamais closes. On passe de la Renaissance, au maniérisme, au baroque, au rococo. Le baroque prend des tonalités locales.

C'est le style de la Contre-réforme. L'Église favorisait la décoration d'églises. Le centre d'impulsion était Rome. Le génie espagnol avec son caractère tourmenté prédisposait au flamboyant. La dévotion était sensible et grave. La prolifération de couvents créait des occasions de l'exprimer. On observe un baroque de surcharge dans les retables et la statuaire. Pensons aux statues polychromes des *pasos*. C'est une forme d'art pathétique en consonance avec la piété populaire (scènes de martyre, images de mort et de souffrance, etc.). Le churrigueresque désigne un style architectural qui s'épanouit vers 1650-1725: façades hérissées, entablements ondulés, frontons brisés, volutes à rebours, colonnes torsadées que reprennent les retables. Il donne une ornementation délirante.

On observe une surenchère du baroque dans les Indes. Revanche de la tradition indigène? C'est oublier la *tabula rasa* et la césure. Les couvents et églises du 16^e siècle sont une expression médiévale. Les ordres n'ont pas les mêmes modèles. L'art plateresque chez les Augustins de Nouvelle-Espagne, la sévérité à la Herrera chez les Bénédictins de Rio. Le baroque s'exprime dans l'espace urbain créole. Les créoles avaient la richesse ostentatoire. Le baroque domine de 1650 à 1770. Y participe la tradition décorative indigène: dessins géométriques, opposition des couleurs, stylisation du monde animal et végétal, emploi de céramique.

En Amérique, l'âge baroque s'exprime dans un art métis, au Pérou encore plus qu'au Mexique.

La peinture

En comparaison avec la peinture européenne contemporaine, la peinture coloniale est simple. La thématique exclut pratiquement le paysage, la nature morte, l'histoire, la mythologie. Seul le portrait

se maintient, consacré à des notables ecclésiastiques ou civils.

Le plus grand artiste mexicain fut Cristobál de Villalpando (1645-1714), influencé par Juan de Valdés Leal. Au Pérou, deux grands peintres: Basilio de Santa Cruz (†1699) et Diego Quispe Tito (†1681), à Cuzco. Si l'école de Cuzco emprunte à la gravure flamande, elle est plane, rejetant la perspective. Elle applique des arabesques faites de feuille d'or sur la toile. Peut-être le plus grand peintre fut Melchor Pérez de Holguin (†1724) qui chercha à émuler Zurbarán.

Cette peinture met en scène des Vierges (les plus variées), des saints (Ste Barbara, Ste Gertrude, St Isidore, les apôtres), des "Sainte Famille", des prophètes.

La musique

La musique emprunte à trois troncs (musique européenne de la Renaissance et du Baroque, musique autochtone, musique africaine, et aux mélanges entre ces trois composantes primaires). La musique savante est essentiellement religieuse. La musique populaire, plus hétérogène, plus métisse, est très liée à la danse, les unes d'importation européenne, la majorité, surgie en Amérique, fruit de métissage au niveau des instruments notamment. Les instruments à corde venus d'Europe rencontrent les percussions venues d'Afrique et les instruments à vent (flûtes) d'origine amérindienne.

La littérature

Au moment de la conquête, l'heure est aux romans de chevalerie. Ceux-ci marquent l'imaginaire des conquérants qui cherchent en Amérique la Fontaine de Jouvence, les Sept cités enchantées, *El Dorado*. La conquête leur semble être la réalisation de l'imaginaire chevaleresque. Le style des chroniques de la conquête puise dans cette veine. Le "réalisme magique" (cette confusion du réel et du merveilleux), si prégnant dans la littérature contemporaine, trouve sa source dans cette insolite adéquation qui se produit entre l'idée du merveilleux qu'ont les premiers Espagnols et le réel qu'ils découvrent. La **chronique** est le genre littéraire le plus important. B. Díaz del Castillo écrit sa chronique *La verdadera historia* alors qu'il a 84 ans, en faisant preuve d'une mémoire prodigieuse, plus de 30 ans après les événements. Plusieurs chroniques seront l'œuvre d'Indiens hispanisés. Deux de ces auteurs auront

des destins opposés. L'Inca Garcilaso de la Vega (fils d'un conquérant et d'une princesse inca) défend dans ses *Commentaires royaux* (1609-17) la continuité entre l'ère inca et l'ère espagnole, en insistant sur les éléments compatibles: le culte du Soleil annonce le monothéisme. Guamán Poma de Ayala (un Indien noble) voit dans la conquête une rupture; il réinterprète les éléments occidentaux suivant une grille indigène; la profusion de dessins rend la dénonciation plus efficace. Sa *Nueva corónica y buen gobierno* (achevée vers 1615) ne sera publiée qu'en 1936. L'épopée est intimement liée à cette époque héroïque. La poésie épique a donné deux œuvres singulières: *La Araucana* (1569-89), dédiée à la bravoure des Araucans et *Prosopopéa* (1601) pour le Brésil.

La plus grande figure littéraire fut sans doute une femme, Sor Juana Inés de la Cruz, une protégée du vice-roi Marquis de Mancera. Elle fut une intellectuelle très estimée, surnommée "La dixième muse". Elle appartient au courant **baroque** qui s'épanouit au XVII^e siècle après que l'Espagne fût devenue le paladin de la Contre-Réforme. On a vu dans le triomphe du baroque une manière originale d'esquiver la censure qui frappait toute activité intellectuelle et artistique. Les auteurs évitent les idées hétérodoxes qui les exposeraient aux foudres de l'Inquisition. L'œuvre ploie sous une écrasante masse de détails, sous une profusion de mots, de formules extravagantes, sous une syntaxe compliquée. Cette enveloppe luxuriante, rébarbative dissimule un tronc où loge la signification. La forme alambiquée, le style extravagant ont donc une fonction. C'est une carapace contre la censure. Chez bien des auteurs l'ornementation devient cependant toute l'œuvre.

Parmi les autres textes coloniaux, signalons les lettres qu'écrivent les conquérants pour exposer leurs exploits et obtenir des faveurs (ce sont des "relaciones de servicios"). Il y a aussi les écrits des missionnaires. Les missionnaires furent les premiers à consacrer des études sérieuses aux sociétés précolombiennes. Leurs écrits dérangèrent Philippe II au point qu'il fit confisquer l'histoire de Mendieta et celle de Sahagún. Sur un plan pratique, les missionnaires composèrent des catéchismes (Pedro de Gand), des grammaires, des dictionnaires (Santo Tomás).

Les universités furent des lieux de culture. En 1538, le Colegio Tomás de Aquino (Dom.) à Santo Domingo devint université, la première université du Nouveau Monde. Puis ce fut le tour de San Marcos à Lima (1551), de la Real y Pontificia à Mexico (1553). Quito eut trois universités en raison de la concurrence entre les Dominicains, les Augustins et les Jésuites. Les statuts étaient modelés sur ceux de l'Université de Salamanca. Le Conseil des Indes avaient les universités à l'œil. Le recteur était élu par les professeurs et étudiants avancés. On relève bien des abus: des professeurs qui prenaient de longs congés ou qui se présentaient tard à leurs cours, des nominations acquises par favoritisme, des candidats au doctorat qui offraient des pots-de-vin au jury. Les grandes universités avaient quatre facultés: théologie, arts, droit, médecine.

Arts et culture au Brésil

Le Portugal ne pratiquait pas le plan en damier ou le plan radial à la façon de l'Espagne. Certaines villes du nord avaient un plan orthogonal (telles Braga, Aveiro, Bragança). À Salvador de Bahia, la haute ville (en damier) communiquait avec la basse ville par une ruelle escarpée, à la façon de Lisbonne, Porto, Coimbre. Aucune régularité à Ouro Preto devenue *vila* en 1711 qui intégrait une demi-douzaine de camps miniers. Les ouvrages de fortification furent une importante mesure pour les villes côtières menacées. Salvador-Bahia comptait au moins 15 forts. La baie de Guanabara comptait 14 forts pour protéger le site de Rio.

On dénombreait vers 1955 un total de 405 églises et chapelles érigées à l'époque coloniale et encore en existence. Les trois quarts étaient éparpillées sur 4000 km et sur moins de 50 km de profondeur. Une centaine était concentrée à Olinda-Recife, Salvador da Bahia et Rio de Janeiro. Au total, on compte 73 cathédrales et églises paroissiales, 61 églises conventuelles. À défaut de se manifester dans les monastères (interdits au Brésil), l'art s'exprima dans les églises conventuelles et de confréries. Le Portugal était plus sobre que l'Espagne, avec des églises rondes, des façades ornées de pyramides et de conques. L'influence de l'Europe centrale pénètre au Portugal après 1750 quand le roi fait venir des architectes souabes. Palais et églises se couvrent de carreaux de faïences blanches et bleues, les *azulejos*.

L'Église franciscaine de Salvador a une façade sobre, mais un intérieur rutilant d'or: c'est une «igreja toda de ouro» (deux autres exemples: l'église du Tiers Ordre franciscain à Recife et l'église São Bento à Rio). Cela crée un sentiment de mirage, produisant l'effet recherché par le baroque, désintégrant les lignes de structure et dissolvant les cadres de référence. En général, la décora-

tion cherchait à créer une illusion visionnaire chez le spectateur.

Les églises du Minas ont des particularités. On a parlé du rococo *mineiro*. Le sanctuaire do N.S. Bom Jesus de Motosinhos à Congonhas do Campo surprend au bout d'une route en zigzag avec ses six chapelles-stations.

L'architecture civile est encore plus modeste que dans les Indes espagnoles, car les autorités locales disposaient de peu de prestige et d'autonomie. L'Église était en revanche plus autonome. Les façades d'églises côtières ont au-dessus de l'entablure une façade de palais.

On connaît quelques *casas grandes* (ces manoirs de plantation): toiture à arête, escalier extérieur, véranda surmonté d'un toit avec poutres soutenu par des piliers en pierre (comme pour le deuxième étage des cloîtres), chapelle intégrée ou attenante. Le manoir pouvait compter une tour (privilège aristocratique au Portugal).

En conclusion, le Brésil fait partie, sur le plan artistique, du Portugal à la façon du Minho. L'individualité brésilienne tient à l'absence d'un passé indigène prestigieux, auteur de grands travaux. Les principales sources d'inspiration furent l'influence des livres illustrés (traités architecturaux) et des gravures, les contributions d'artistes italiens et centre-européens, l'adoption de styles européens après qu'ils furent démodés en Europe, ce qui permit leur développement (avec un décalage qui devint source d'originalité!). Il y a enfin le génie personnel de Francisco Lisboa, car *O Aleijadinho* («L'estropié») fut un artiste étonnant à tous les points de vue.

À signaler que le Portugal ne permit pas l'ouverture d'université au Brésil. Il fallait aller étudier à Coïmbre, une excellente façon d'intégrer les élites brésiliennes aux valeurs de la métropole.

ANNEXE Quelques concepts

Conjoncture

«L'ensemble des conditions articulées entre elles qui caractérisent un moment dans le mouvement global» de l'histoire. (P. Vilar) Il s'agit de toutes les conditions: économiques, politiques, sociales, idéologiques, psychologiques.

Application:

- 1) associer le particulier au général (ex: la faiblesse de Louis XVI dans un cycle économique qui en accentue la portée);
- 2) éviter la personnalisation des périodes;
- 3) voir au-delà des frontières lorsqu'on cherche à expliquer;
- 4) limiter l'imputation au politique (l'opinion attribue des effets à l'action négative des gouvernants alors que les gouvernants cherchent à s'attribuer les bonnes nouvelles).

Questions à se poser:

Dans quel type de structure la conjoncture s'inscrit-elle? Dans une structure féodale, dans une structure capitaliste, dans une phase de transition? La conjoncture se place-t-elle sous le signe d'une accélération, d'une régression? Il faut analyser la conjoncture en termes sociaux, politiques: Qui profite? Qui perd (objectivement, subjectivement -- car la lecture qu'en font les acteurs est importante pour l'impact réel d'une conjoncture)?

Castes, états, classes

On parle pour l'Amérique ibérique coloniale de l'existence d'un système de **castes**. Par assimilation à une situation indienne (qui est un cas extrême d'une tendance générale à marquer les différences, au risque de les créer). Comme si la société était formée de corps fermés. Une division qui ne repose pas sur un principe économique, mais qui renvoie à une **pureté** d'origine religieuse ou ethnique, comme si l'héritage se transmettait par le «sang». Les Espagnols imposent l'assimilation (religieuse et linguistique), puis face à la différenciation exigent la «pureté de sang» pour faire partie de noblesse ou pour exercer une fonction. On tend à établir une ségrégation (territoriale et sociale). On cherche aussi à transmettre ces traits identifiés en termes de groupe afin de fixer les différences entre les groupes. On s'efforce enfin à rendre la différence ainsi créée héréditaire.

États.

Dans les sociétés d'Ancien Régime, l'un des devoirs était de «vivre selon son état», ce qui est commun à toutes les sociétés (sinon, on est un «déclassé», un «parvenu»). Plus importante est la notion de privilège social (confirmé par des lois ou la coutume) associé à un état (exemption fiscale, exemption du service militaire, droit à des titres, etc.). C'est une société de l'«être». Une société d'états n'exclut pas la possibilité de mobilité sociale (au moins sur une base individuelle et familiale). Cette société entre en crise quand la représentation remet en question le privilège des uns.

Classe.

Une société de classes peut exister sans qu'elle en soit consciente. Les divisions en «castes» et en «états» ne sont qu'un masque, qu'une superstructure idéologique destinée à justifier les inégalités par lesquelles les groupes se reconnaissent. Elle reconnaît néanmoins un antagonisme fondamental et des contradictions partielles. Sombart opposait la société de classes à la société d'états. Dans la seconde, l'important est d'«être», la richesse est une conséquence; dans la seconde, l'important est d'«avoir»: tu es riche, puis tu es puissant. Cette distinction est partielle. La bourgeoisie se distingue des autres classes par sa volonté (et sa capacité) d'*accumuler*: pour elle, la richesse est moyen de production. Aux classes définies par l'antagonisme fondamental s'ajoutent d'autres classes (ou apparences de classes) ou catégories, vestiges d'anciennes classes, elles-mêmes reliées à d'anciens modes ou autres formes de production.

Indiens

Le terme résulte à l'origine d'une erreur géographique. À défaut de découvrir une nouvelle route vers l'Asie (et l'Inde), Colomb a « découvert » les Indes espagnoles. Le terme s'emploie pour désigner l'«**Autre**» sans égard à sa diversité intrinsèque déjà appréciable en 1500 à travers les différences linguistiques (des centaines de langues), la diversité des modes de vie (des nomades aux sédentaires) et la complexité variable des sociétés (des tribus aux chefferies ethniques, puis aux empires multiethniques). C'est un **concept réducteur**, un bel exemple de simplification. Mais c'est commode. Dans le discours quotidien en Amérique latine le terme a un sens péjoratif: moins évolué (« non civilisé »), non intégré, celui dont on peut abuser.

Oligarchie

Régime politique dans lequel le pouvoir appartient (de droit ou de fait) à un petit groupe de personnes ou de familles. Ces familles (souvent connues de tous) concentrent les ressorts de la **fortune**, contrôlent directement ou indirectement le **pouvoir** (et ses institutions) et se situent au sommet du **prestige**. L'oligarchie est un mode de domination fondée sur l'**exclusion** de la majorité.

Patriarcat

Structure ou organisation sociale construite sur le modèle de la **famille patriarcale** dans laquelle l'autorité est entre les mains du père ou de la lignée masculine. La famille étant la cellule de base, son organisation et ses valeurs affectent le fonctionnement de la totalité sociale. La dissolution de ce modèle dépend de changements s'opérant hors de la famille mais qui retentissent sur elle et sur la société. Ces changements se font cependant avec d'importants décalages temporels et sociaux.

Patrimonialisme

Système dans lequel **propriétaire foncier** exerce une autorité sur ses dépendants en prolongement du droit de propriété. Par analogie, ce système, d'essence locale et foncière, a tendance à s'appliquer à tous les échelons de la société jusqu'au sommet, car le roi considère son royaume comme son **domaine** et l'administre à la façon d'un *hacendado*.